

bouddhiste. Ce fut, quoi que disent ses panégyristes musulmans, la réalité politique et non un éclair de foi qui le convertit. Le grand feudataire Norouz lui marchandait son appui et celui de la noblesse musulmane, au plus fort de sa lutte contre son oncle Baïdou Khan; le marché fut conclu; Gazan récita publiquement la profession de foi (16 juin 1295). Le 3 octobre suivant, Baïdou, trahi et livré, était mis à mort, et Gazan reconnu pour sultan; la Grâce divine vint après, avec l'investiture du bouddhiste Khoubilaï. Le très dévoué ministre de Gazan, Rachid-Ed-Dine, sent si bien ce que la conversion de son maître a de suspect, qu'il se croit obligé d'en attester la sincérité; il lui prête de longs discours philosophiques sur l'anthropomorphisme et le culte de la matière, qui sont d'un pédant plutôt que d'un prince; les souverains mongols, même quand ils se mêlaient de philosopher, n'étaient point si prolixes. D'autre part, si Gazan donna des gages sérieux à l'église musulmane, il eut moins le goût de la persécution que ne prétendent ses panégyristes; les bénédictions que lui accorde l'église chrétienne nationale prouvent, tout au moins, que s'il ne les sollicitait pas, il en acceptait l'hommage. Son zèle de néophyte s'est manifesté surtout aux dépens des bouddhistes, qu'il pouvait tranquillement expulser, puisqu'il les avait amenés lui-même, et des juifs, dont l'accoutumance à la persécution faisait des victimes expiatoires en quelque sorte officielles et classiques. Au vieux roi d'Arménie Hethoum, qui était venu le voir, après avoir pris le parti de Baïdou contre lui, il fit presque des excuses, accueillant ses plaintes et mettant au compte du fanatique Norouz les vexations que son gouvernement avait fait subir aux chrétiens (1296). Surveillé, espionné, poussé à bout, acculé à la rébellion, Norouz se cramponnait au pouvoir; finalement, on inventa contre lui une accusation de parjure, et il fut mis à mort (1299). Gazan rassurait du coup les chrétiens, dont il

avait besoin, et flattait les Transoxianais et les Turcs de la vieille roche, exaspérés par la toute-puissance de cet Iranien bigot. Lorsque Gazan put enfin revenir à la charge contre les Égyptiens, leur arracher la Syrie et venger l'affront fait aux armes de Houlagou, un tiers de l'armée mongole qui prit une dure revanche sur les musulmans d'Égypte était composé de chrétiens géorgiens et arméniens. Lorsque les Égyptiens reconquirent la Syrie, ce furent les Arméniens de Cilicie qui luttèrent les derniers et se firent tuer pour le musulman Gazan.

Gazan mourut le 17 mai 1304; il n'avait que trente-trois ans. C'est encore un chrétien qui nous transmet son plus brillant panégyrique: « Et hoc precipue erat admirandum qualiter in tantillo corpusculo tanta virtutum copia invenire poterat. Nam inter XX mille milites vix potuisset staturæ minoris aliquis reperiri, neque turpioris aspectus; omnes tamen alios in probitate et virtutibus (en prouesse et vertu) excedebat¹. »

Avec Gazan, c'est fini du Yassak en Perse; le gouvernement des *Ilkhans* est désormais modelé sur celui des Seldjoukides, qui est lui-même une copie de celui des Sassanides, adaptée à l'Islam. « Avant Gazan, dit Rachid, c'étaient les émirs et les vizirs qui régnaient;... Gazan régna lui-même, n'écoutant personne et donnant ses ordres en autocrate. » La caisse noire de l'église commence à se remplir. Des biens de mainmorte sont constitués pour les pèlerins de La Mekke, treize cents Seïds, Cheikhs, Imams, sont entretenus aux frais de la couronne rien qu'en Terre sainte musulmane (Hébron, La Mekke et Médine). Déjà, son successeur Euldjaïtou, baptisé chrétien dans son enfance, se jette à plein corps dans les controverses religieuses et embrasse l'hérésie chiïte.

1. Haithon, p. 63.

Sous Abou Saïd, la Perse est entièrement islamisée; les derniers lamas bouddhistes ont quitté le pays; la littérature mystique a étouffé toutes les autres, et le régime des douanes intérieures, si chères à l'Islam, commence à barrer le chemin au commerce occidental; on le voit sans peine aux tarifs que donne Pegolotti vers 1330 : De Layas jusqu'à Tauris, le négociant italien ne rencontre pas moins de quarante-quatre stations auxquelles il faut acquitter des droits, dont l'ensemble, pour sa caravane, s'élève à 203 aspres (60 francs) par charge¹.

Une carte contemporaine des plus curieuses sert à faire comprendre l'extension de l'empire mongol et les divisions territoriales de l'Asie au commencement du xiv^e siècle. Cette carte, compilée en 1331, faisait partie d'un ouvrage sur les institutions de la dynastie mongole, publié à la même date²; elle peut être considérée comme officielle. Les dépendances occidentales de l'empire mongol forment sur ce document enregistré dans les bureaux de Pékin, trois royaumes, qui sont désignés par les noms de leurs souverains : *Dou-lai-Tie-mour* (Duré-Timour fils de Doua-Timour, 1321-1331), *Bu-Sa-Yin* (Abou Saïd, 1317-1335), et *Yue-dzu-Bu* (Euzbeg, 1312-1342).

Le royaume de Duré-Timour, prince de la maison de Djagataï, comprend officiellement la Pentapole des Marches du Nord, l'Hexapole des Marches du Sud, dite, sur la carte, *pays des Oïgour*, comprenant Kouldja, Kachgar et laissant à

1. Pegolotti, dans le *Della decima*, t. II, et dans Yule, *Catay and the way thither*, t. II, p. 299-301. Pegolotti donne la route du Nord, par Tana, Sarai, Almalik, comme la meilleure « sans dangers et sans exactions » (dans Yule, p. 292).

2. L'original a été trouvé à la Bibliothèque impériale de Pékin par l'archimandrite Palladius; M. Bretschneider en a publié une copie. (Bretschneider, *Notices of the mediæval geography of Central and Western Asia*. Cartes, en tête du volume et p. 96-97.) La reproduction chinoise, publiée par Tchou-sse-Peun, en 1375, d'une carte mongole du Tonkin, dressée à la même époque, a été publiée par M. Devéria. (*Histoire des relations de la Chine avec l'Annam — Vietnam*, d'après des documents chinois, Paris, 1880.)

l'est et au sud-est, c'est-à-dire dans les limites de l'empire suzerain, Tach-Balik, Komoul (le Hami actuel), le Tibet et Kachmir, avec une portion des Pamir. Il englobe, au nord, Almalik et Ili-Balik, avec les steppes, les landes et les vallées nommées, sur la carte, *pays des Ko-lo-lo* (Karluk); il englobe, à l'ouest, la vallée du Syr-Darya, avec Chach (Tachkend), Otrar, Kat (près du Hezaresp actuel); au centre, il englobe toute la Transoxiane, les grandes cités de Samarkande et de Bokhara, franchit l'Oxus, possède Termiz, et comprend le Khorassan oriental, avec Nakhcheb, Nichapour et Thouz, l'Afghanistan avec Kaboul, le Badahkchan et les Pamir occidentaux jusqu'à l'extrême sud, jusqu'à *Ko-dzi-Ning* (Gazna).

Au Khorassan proprement dit, à Talekhan, Balkh et Merv, commence le royaume d'Abou Saïd, ou des Mongols de Perse, dont le souverain est apanagé par son cousin l'empereur de Pékin. Cet État comprend toute la Perse actuelle, avec le Seïstan et le Beloutchistan, Merv, Balkh, Bost à l'est, avec Herat, si terriblement exécuté lors des grandes guerres¹. Ispahan, Kachan, le mont Alamout, l'ancienne capitale des Assassins, y sont marqués; Néhavend où triompha l'Islam, *Ba-gi-da* (Bagdad) et *Mao-si-li* (Mossoul) y figurent; le royaume s'étend de Merv, « Ame du Roi », jusqu'à l'antique Ninive, entre l'Oxus et l'Euphrate. Au sud, il tient la mer, le golfe Persique, les routes de l'océan Indien, par *Kie-Shi* (Kich en face de Siraf), par *Bahalagin* (Bahrein) et Hormouz, le grand port arabe. Au nord, il rejoint le Caucase, qui est sa limite à Derbend et à Bardaa (sur le Terter-tchaï, affluent du Kour), où le khalife Haroun-Al-Rachid combattit les Khazars. A l'ouest, hors des limites de l'empire, la carte

1. « Il y a quatre grandes villes dans cette province : deux florissantes, Hérât et Neïcabour; deux en ruines, Balkh et Merve. » (Ibn Batoutah, t. III, p. 163.)

marque Constantinople, Damas, Damiette et *Misr* (Le Caire).

Un grand vide, qui est la steppe actuelle des Kirghiz, partage en deux le royaume du sultan Euzbeg, héritier de Djoudji et de Batou; à l'est du vide, on voit Djend, Barghalikend, Saïram (en Turkestan occidental), avec *Hua-ha-Tze-Mu* (Kharezme), c'est-à-dire le pays entre le bas Oxus, la Caspienne et la mer d'Aral; à l'ouest, c'est d'abord *Bou-Li-Ar* (Bolgar, dans la grande Bulgarie du Volga), puis *A-lo-Sze* (Rossie, la Russie), *Sa-gi-la* (Solgat, le grand port de Soudak en Crimée), et plus au sud, *Kin-ha* (Kiptchak, les steppes du Kouban), *A-lan-A-Sze* (le pays des Alains ou A-Sou) et *Sar-Ko-Sze* (la Circassie, le Caucase).

A l'ouest de Soudak, la carte ne marque pas de limites; les Chinois ne savent plus rien. On voit clairement leurs voies de communication en 1330 : 1° la route du Nord par les steppes, aboutissant à Soudak, à la mer Noire, aux comptoirs génois et vénitiens¹, et une frontière à franchir entre le royaume du sultan de Transoxiane et celui du khan du Kiptchak; 2° la route du centre, par la Transoxiane, le Khorassan, se bifurquant à Mossoul pour rejoindre par Alep, la Méditerranée d'un côté, les sultanies de Roum (Asie Mineure) de l'autre, ou pour rejoindre l'océan Indien, la route maritime de l'Inde et de la Chine, par les grands ports du golfe Persique, Bahreïn, Kich-Siraf et Hormouz; une troisième frontière à franchir pour aller en Occident, quand on sort du royaume mongol de Perse, et qu'on entre en Roum ou en Syrie, puis le transit par l'Égypte, à Damiette; 3° la route de mer directe, par les échelles de l'Indo-Chine et de l'Inde, de Canton à Hormouz, de pays mongol en pays mongol.

1. Voir Mas-Latrie, Privilèges commerciaux accordés à la République de Venise par les princes de Crimée et les empereurs mongols du Kiptchak. — Bibliothèque de l'École des Chartes, série VI, t. IV, p. 580.

A cette époque, l'unité féodale de l'empire, si visible sur la carte, est encore prouvée par les apanages de ses vassaux d'Occident, fieffés en Chine. En 1336, Euzbeg, khan de Kiptchak, envoie une ambassade au Kaan, chargée de toucher les arrérages de ses fiefs de Ping-Yang en Chan-Si, de Tsin-Chou en Tchi-Li, et de Yang-Tchou en Ho-Nan. En 1313, Euldjaïtou, sultan de Perse, avait envoyé des ambassadeurs en Chine, pour vérifier la comptabilité des terres qu'il possédait et en percevoir les « rentes arriérées »¹. En 1315, Duré-Timour de Djagataï recevait les subsides du Kaan de Pékin, à l'occasion d'une famine en Transoxiane. Les annales chinoises à la date 1320 (règne de l'empereur Ouen-Tsong, de son nom mongol Dobo-Timour) enregistrent la concession de vingt *king* de terrain, au nord de Pékin, octroyée à la « constamment fidèle garde russe », à charge, pour elle, de fournir la table impériale de « tout gibier, poisson, etc., pris dans les forêts, rivières et lacs dudit domaine ». En 1334, pour la dernière fois, les Russes recrutés par les sultans de Kiptchak sont mentionnés dans les annales chinoises; un général Baïane est nommé au commandement des gardes du corps « mongols, kiptchak et russes »².

En 1338 encore, le dernier empereur mongol de Pékin, le Fils du Ciel Chun-Ti (Togon Timour), envoyait ses ambassadeurs au pape par la route de Saraï en Kiptchak, et le sultan de Kiptchak, le musulman Euzbeg, marquait bien son respect envers son suzerain, par la déférence qu'il témoignait envers ces ambassadeurs, des chrétiens, comme on le reconnaît à leurs noms, André et Guillaume de Nassio, et l'Alain Thogaï de Cathay (Khitai). Le pape remercie à son tour le sultan Euzbeg de la courtoisie qu'il a faite à ses propres envoyés

1. Vassaf, dans d'Ohsson, II, p. 135. — Euldjaïtou était en correspondance avec Philippe le Bel.

2. *Yuan Shi*, chap. cxvii, dans Bretschneider, p. 105.

auprès de l'Empereur de Chine, lorsqu'ils ont passé par Sarai : « Magnifico principi Usbeck, imperatori Tartarorum illustri, gratiam, etc. Letanter et benigne Tu... nuncios nostros quos dudum ad partes Cathayensis imperii mittebamus ad tuam presentiam accidentes, ... eis fecisti usque ad partes predictas de conductu non modico quinpotius sumptuoso et magnifico provideri. » C'est le même Euzbeg qui fit un accueil non moins somptueux au marabout marocain Ibn Batoutah. Le pape Benoît XII lui-même est fort au courant des choses chinoises, et nomme l'empereur par son vrai titre de souverain de l'Empire du Milieu, « Imperatori... de Medio Imperio¹ ».

On voit, par là, que jusqu'aux approches de la seconde moitié du XIV^e siècle, quelque relâché que soit le lien fédéral qui relie les Gengiskhanides de Russie, de Perse et de Transoxiane à leur suzerain, le Saint-Empereur qui règne à Pékin, il n'est point brisé. De la mer Noire au golfe Persique, à l'océan Indien et à la mer du Japon, le Kaan chinois « Force du Ciel » est bien l'empereur. Seulement, il est bouddhiste, et ses vassaux, rois médiatisés, sont devenus musulmans. Il n'y a point de pape; qu'il surgisse une force religieuse en Transoxiane dans le pays de contact entre Mongols de l'Est et Turcs de l'Ouest, le lien se rompra; l'empire mongol achèvera de se dissoudre, sans que ses débris épars ne puissent plus jamais se reconnaître entre eux. Cette force religieuse, le grand Timour ne la créa pas, mais la trouva tout organisée et la mit en œuvre.

1. *Archivio Secreto* du Vatican : de *Negotiis Tartarorum et aliorum Infidelium*; extraits dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, LVI, avril 1893, p. 28, 29.

LIVRE V

TIMOUR ET LE TRIOMPHE DE L'ISLAM

De 1260 à 1360, en cent ans, le royaume de Djagataï, comprenant nominalemeut le Turkestan et les Marches, n'a pas eu moins de vingt-cinq souverains, fantômes de sultans. Ceux qui régnaient en réalité, c'étaient les chefs des quatre grandes maisons d'Arlad, de Barlass, de Djelaïr et d'Aïberdi, et les vizirs qu'ils imposaient aux faibles descendants de Djagataï. Tant que l'empereur de Pékin, à côté de son nom chinois, porta encore un nom mongol, les apparences furent sauvées, et les princes gengiskhanides de la maison de Djagataï furent censés régner à la fois sur la Transoxiane musulmane, sur le Turkestan et sur les Marches à demi païennes; avec la chute de la dynastie mongole en Chine, tout s'effondre. De l'Oxus aux Marches, il ne reste plus debout que deux puissances : l'Islam représenté par les ordres religieux, et l'aristocratie militaire par les grandes maisons turques et d'origine mongole fieffées en Transoxiane, notamment par les Barlass et les Arlad, et par celles du Turkestan et des Marches, vassales ou clientes des Djelaïr.